

Lettres adressées au capitaine Duvoisin

(Fin)

Voici la lettre d'envoi de la *Bible basque* par M. Duvoisin à M. Hiribarren, curé de Bardos.

11 Janvier 1863.

La 3^e livraison de la Bible basque vient d'arriver; je m'empresse de vous l'envoyer.

Je profite de cette occasion pour répondre à l'appel que vous faites aux Basques sur la question de l'orthographe nationale.

L'usage que l'on a fait du *C* dans une foule de cas divers est sans doute bien absurde puisqu'il nécessite une étude aussi inutile que pénible pour apprendre l'orthographe spéciale à chaque mot où cette lettre peut entrer en suivant les divers modes français. C'est là une raison qui frappe les sens; mais vous avez su trouver la raison purement scientifique, argument *ad hominem* qui doit arrêter court tous ceux qui veulent parler au nom de la science. C'est en effet des racines que l'on doit partir, si l'on ne veut éviter d'écrire les mots d'une manière arbitraire et personnelle, manière qui ne réunira jamais l'adhésion de tous. Celui qui écrit *haz* doit, pour être conséquent écrire *hazia*.

L'abolition du *Q* et du *V* est trop naturelle pour qu'elle puisse être contestée.

Quant à l'*Y*, je pensais comme vous, et je n'en usais pas, lorsque le prince Louis-Lucien a voulu que je l'emploie dans la liaison de deux voyelles *anaya*, *heya*, *sagarroya*, *khuya*. Après beaucoup de réflexion, mon esprit n'est pas arrivé à une solution bien claire de la difficulté. Pour moi, l'*y* était une superfétation et toutes mes recherches ne m'ont pas convaincu du contraire. Cependant à Urrugne on dit, en faisant sentir trois syllabes *a-i-a* (*ahia*), *be-i-a* (*behia*). Il est clair que l'on ne peut écrire ces mots comme *heia* (étale), *laia* (fourche à labourer), lesquels n'ont que deux syllabes. Mais j'estime qu'il est préférable d'admettre le tréma pour ce cas, plutôt que d'écrire *etsaya* et puis *etsai*.

Vous voulez aussi abolir le *X*. Vous savez que je ne m'en sers pas dans la traduction de la Bible, et la raison, c'est que le basque peut se passer de

cette lettre, et non point parce que haux ferait hauste sans x. D'après la règle étymologique, il devrait faire hautste; la règle euphonique s'y oppose. Voilà donc le radical écorné. Point de règle sans exception; ou mieux entre deux règles contraires, celle d'exception l'emporte toujours sur la règle générale. C'est aussi ce qui arrive dans Haramburu, Harambillet; cette euphonie est assez générale, mais non absolue. Quand une règle s'incline devant une autre, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. C'est l'arbitraire qu'il faut combattre sans merci.

Je suis tout à fait de votre avis sur l'emploi que vous donnez aux lettres admises dans votre alphabet et, vous félicite du bon coup de boutoir que vous donnez à certaines gens. Quand tous les mots basques auraient une terminaison unique, je ne sais si on pourrait considérer cette uniformité comme un défaut dans une langue qui possède une belle déclinaison; quoi qu'il en soit, les hommes qui s'érigent en docteurs dans des matières dont l'étude leur est restée étrangère, devraient comprendre combien le silence leur siérait mieux qu'un rôle où ils prêtent à rire.

M. l'Abbé Hiribarren, auteur de la traduction des *Fables de La Fontaine*, répondit à cet envoi de la manière suivante:

Bardos, 14 janvier 1863.

Bien cher et digne phileuskarien,

Mille fois merci pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer la 3^e livraison de la Bible en basqué. C'est une traduction d'un mérite hors ligne et qui dénote la richesse du vocabulaire en lingot qui git dans votre tête. Permettez-moi cependant de vous faire une remarque sur les quelques mots du titre *Testament zahar eta herria Duvoisin kapitainak latinezko Bulgatatik lehenbiziko aldiko Laphurdiko eskarara itzulia*. Cette série de *ko, ko, ko, ko*, choque étrangement mon oreille. Dans tout le cours de vos trois volumes, il ne vous est pas arrivé une semblable inattention. Ce titre peut subir heureusement une correction et se formuler ainsi : *J. P. Duvoisin Ezpellearrak Bulgala latinetik lehen aldikotz Laphurdiko eskararat itzulia*. Si vous croyez que mon observation soit juste, vous en ferez usage, si non, regardez-la comme non avenue. Quelquefois on juge de tout un ouvrage par les premières phrases qu'on en lit, et certes, on se tromperait bien sur la valeur de votre traduction, si l'on en jugeait par l'avant-propos. Je changerais aussi le mot *capitaine* parce que ce mot sera pour la postérité un titre incompréhensible. Quelqu'un pourrait faire une biographie et l'insérer à la tête de votre traduction. Alors votre titre signifierait quelque chose mais pardon pour ces réflexions.

Nous sommes à peu près d'accord sur les principes d'orthographe. Mais pour l'expulsion de l'y, j'en appelle à vous-même; et si vous cherchiez à maintenir le m dans les (noms) *Haramburu, Oihambebers, Harambillet*, et

autres noms semblables, ce n'est pas une exception que vous consacriez, mais vous iriez contre des principes que vous admettez et que vous n'auriez aucune raison de changer : vous ne procéderiez plus que par racines et vous feriez tort à l'euphonie naturelle.

Nous nous occupons du Basque, vous et moi, l'abbé Inchauspe, le Prince Lucien et Ant. d'Abbadie, mais en dehors de là qui s'en occupe? Nos basques n'aiment point le basque et ne croyez pas qu'ils le fuient pour s'occuper du français ou d'autres études. Plût à Dieu que les hommes, vous par état à l'étude, y employassent un certain temps! Mais ils n'en font rien. Bien plus, ils accusent de perte de temps ceux qui y consacrent leurs loisirs. Je sais par expérience qu'un très grand nombre d'entre eux, m'aurait pardonné le temps passé à ne rien faire, mais, parce que j'ai pris plaisir aux lettres, dans mes loisirs, je suis regardé comme un homme occupé de ce qui ne le regarde pas et faisant autre chose que ce qu'il devrait faire. Je crois pourtant qu'à Bardos on ne se plaint pas que j'omette aucun devoir, ni que je fais défaut, lorsqu'on m'appelle, ni que je ne tâche pas de me créer un travail plus saint. Tout ceci va à vous dire que l'on a trouvé trop de mes paroles sur la colonne du *Courrier* et qu'il ne me sied pas d'être ou de paraître trop exclusivement profane; même au profit de nos langues.

Mais vous, qui maniez si bien la plume faites entendre plus souvent à nos Basques, de leurs nouvelles. Ils ne savent pas écrire leur langue et cette ignorance seule ravale une nation, comme les balafres de l'égratignure ravallent un seigneur.

Il faudrait rallumer dans nos contrées le feu sacré des lettres et ce ne serait pas seulement de la gloire, mais il en sortirait un bien moral infini. Le travail est une sauvegarde, la paresse un écueil. L'homme occupé de quelque chose de bon ou d'utile est à mes yeux l'homme de Dieu. Venant au monde tout nu, il doit se couvrir; ne pouvant pas résister à la rigueur des frimas il doit créer des abris; ne pouvant pas vivre sans nourriture, il doit chercher son pain; mais lorsqu'il est couvert, abrité et nourri, n'a-t-il donc qu'à se parfumer, qu'à se promener, qu'à se bourrer et qu'à se pourrir? Aussi je vous félicite d'être du petit nombre de ceux qui aiment le travail volontaire, le travail libre. Ce bien que vous aimez est des plus patriotiques et des plus honorables. Après tout, nous ne sommes que des Béotiens, mais notre nation sera heureuse un jour de rappeler ses Pindare, ses Epaminondas et ses Plutarque. Courage donc et honneur à vous.

Recevez, Jérôme phileuskarien, l'assurance de mon parfait dévouement.

L'abbé HIRIBARREN.

M. Duvoisin répondit au curé de Bardos:

20 janvier 1863.

Le titre que vous donneriez à ma traduction de la Bible, je le préférerais de beaucoup à celui que vous avez sous les yeux. Ce frontispice n'est pas de

moi. Si vous le comparez à la couverture imprimée de la première livraison, vous remarquerez une différence que je ne pus obtenir-d'abord. Je ne me récriai pas sur le manque d'élégance; c'était peu à mes yeux, eu égard à l'omission du mot *saindua*. Mes réclamations n'ont produit leur effet que plusieurs années après que je les eusse faites; et je dois me tenir pour satisfait. Ce n'est pas que le prince Lucien ne fasse franchement et même hautement sa profession de foi catholique; il avait un autre mobile que je devine peut-être. Mais en voilà assez.

L'influence de l'euphonie sur l'orthographe est considérable, mon cher Curé; et bien plus elle s'impose à nous. Dans Haramburu, ce *m* le fait-on également sentir par tout le pays? Non, d'après moi; ou bien mon oreille me trompe. C'est pourquoi je ne l'emploie pas toujours, afin de me conformer au système du Prince, qui est de mettre quelquefois ce qui se dit quelquefois. Au point de vue littéraire ce système n'est peut-être pas bon. Au point de vue particulier du Prince, qui tient à montrer le basque tel qu'il se parle, il ne laisse pas d'être rationnel. Dans la langue parlée, le *n* se transforme presque partout en *m* devant *b* et *p*. On dit *andarka* et *ambilka*; *hantzea* et *hampatzea*. D'après Lardizabal, c'est une règle grammaticale.

Orthographiquement, on ne peut arguer de la règle générale étymologique contre la règle particulière euphonique. Comme je vous le disais dernièrement, la règle particulière l'emporte *toujours* sur la règle générale.

L'euphonisme veut encore que nous écrivions *ameztoi*, *urrizti*, au lieu d'*ametztoi*, d'*urritzdi*; *uhart* et *uhalde*; au lieu de *urart* et *uralde*; *eskaldun* et *erdaldun*, au lieu de *eskaradun* et *erdaradun*; *luhartza* et *luphea*, au lieu de *lurhartza* et *lurpea*; *etchart* pour *etcheart*. On pourrait multiplier ces exemples, mais c'est assez pour reconnaître l'empire de l'euphonie.

Ne vous étonnez pas, mon cher Curé, des quelques critiques que vous attirent vos travaux. En vérité, vous avez grand tort. Pourquoi votre assiduité à toute sorte de labeur est-elle la critique de toute espèce de nonchalance et de paresse? Soyez incorrigible, mais subissez-en gaiment les conséquences.

Quelque chose que nous fassions ou que nous ne fassions pas, la critique trouve également à y redire. La consolation pour ce petit malheur se trouve dans la fable du meunier, de son fils et de l'âne.

V. DUBARAT.

Curé-archiprêtre de Saint-Martin de Pau.

